

« Les Américains sont au Moyen-Orient pour longtemps »

La Tribune de l'Expansion 14/8/90

■ Directeur de recherches au CNRS, spécialiste du Moyen-Orient, Ghassan Salamé a déjà donné à *La Tribune de l'Expansion* un premier point de vue sur le déclenchement de la crise irakienne et ses raisons profondes (voir le numéro du 8 août). Il revient aujourd'hui sur le sujet en commentant l'intervention américaine et les derniers appels lancés par Saddam Hussein.

« La Tribune ». – Que vont faire les Etats-Unis maintenant qu'ils ont envoyé des forces en Arabie Saoudite et dans le Golfe ?

Ghassan Salamé. – Depuis leur premier déploiement naval dans le Golfe, celui de 1988, les Etats-Unis se sont trouvés confrontés à un problème précis : l'impossibilité d'avoir un pied sur la terre ferme, une présence sur le continent qui offrirait un véritable appui à leurs forces aéronavales. Les Américains importent la moitié du pétrole qu'ils consomment. Aujourd'hui, grâce entre autres au Venezuela et à l'Union soviétique, ils pourraient remplacer une partie du pétrole qu'ils achètent dans le Golfe. Mais cela ne pourra plus être le cas dans cinq ou six ans, lorsque la production hors Opec commencera à s'épuiser.

Qu'il y ait eu ou non des menaces réelles de l'Irak contre l'Arabie Saoudite, Saddam Hussein a en tout cas fourni le prétexte rêvé pour assurer cette présence américaine à terre. Et je pense que le stationnement des troupes américaines est là pour durer, indépendamment de ce qui peut arriver entre l'Irak et le Koweït. Les Etats-Unis veulent de plus en plus affirmer leur présence autour de l'Arabie Saoudite. Ils auront toujours des raisons pour le faire, des sources de danger potentiel pouvant toujours être trouvées.

La question de la présence militaire américaine est devenue aujourd'hui un problème capital. L'Irak n'a appelé à la guerre sainte qu'après, et non avant, l'initiative des Etats-Unis d'envoyer des troupes.

Cette mobilisation américaine apporte un sérieux fortifiant à Saddam Hussein, qui peut jouer maintenant d'un thème mobilisateur pour les Arabes et les musulmans. Le déploiement américain peut devenir un remède pire que le mal, notamment pour les amis de Washington dans la région.

La proposition irakienne de dimanche parlait d'un retrait israélien de « Palestine ». Est-ce un rejet de l'identité israélienne ?

Non. Dans le vocabulaire arabe, et depuis la réunion d'Alger fin 1988, « Palestine » correspond aux territoires occupés. Ce qui me frappe davantage dans la déclaration de Saddam Hussein de dimanche, après l'appel lancé aux femmes irakiennes pour qu'elles se préparent à l'austérité, c'est qu'elle reflète un début de fléchissement. Il sait qu'il va être confronté à un embargo difficile à tourner, notamment pour l'approvisionnement alimentaire. C'est pourquoi il a fait une proposition qui pourrait constituer une issue. Si cette proposition obtient des résultats, c'est un héros.

Si elle échoue, il aura tout de même gagné, puisqu'il aura montré aux Palestiniens, aux Libanais, qu'il n'agit pas en égoïste, qu'il défend les intérêts de tous...

Il va s'efforcer de mobiliser de plus en plus les masses arabes, afin qu'elles pèsent sur leurs gouvernements. Les positions qu'il a prises gênent ces derniers, car elles soulignent quelque chose à quoi les masses sont très sensibles : l'application sélective du droit dans la région.

Mais que va-t-il advenir du Koweït, à propos duquel l'Irak ne parle pas de « retrait », mais d'« arrangement » ?

Le déploiement militaire américain se fait pour le plus grand malheur des Koweïtiens. C'est lui qui devient le point de partage des eaux, et non plus l'annexion elle-

même. La souveraineté du Koweït est en suspens, aussi longtemps que ne sera pas réglée la question fondamentale de la présence américaine.

La population irakienne, à laquelle on demande à nouveau d'énormes sacrifices, ne va-t-elle pas se lasser la première ?

Elle n'est pas sortie de la guerre, puisqu'il n'y a encore eu aucun relâchement des efforts depuis le cessez-le-feu avec l'Iran. Il est possible en effet qu'elle atteigne un point de lassitude, mais on n'en est pas encore là.

Par ailleurs, Saddam Hussein n'a pas impunément gouverné son pays pendant vingt ans, mis en place un système efficace de sécurité, fait des purges – ce n'est pas un tendre ! – pour ne pas être capable de résister à quelques mois de crise. Si la confrontation avec l'Otan devient réellement dramatique, peut-être y aura-t-il des réactions, mais à terme seulement.

Quant à espérer une déstabilisation... La phase des coups d'Etat faciles dans la région, celle des années 50 et 60, est passée. Les pays arabes du Moyen-Orient connaissent depuis plusieurs années une stabilité exceptionnelle.

En Irak, pour l'instant, une bonne partie de la population s'identifie à ce que fait Saddam Hussein : il a mené à bien une vieille revendication irakienne sur le Koweït, dont la mémoire populaire avait gardé le souvenir. Et le sentiment d'avoir combattu pour l'ensemble du monde arabe semble assez partagé par la population.

Comment se rejoignent – ou se contredisent – le nationalisme arabe et le fondamentalisme musulman ?

Dans la vie quotidienne, les deux tendances s'opposent : sur la laïcité, sur le rôle de la femme... Mais sur les questions fondamentales, il n'y a pas de différence notable : dans l'opposition à Israël et à l'Occident ; dans l'appel à l'unité des peuples de la région et au dépassement des frontières... Le vocabulaire diffère, mais les objectifs politiques sont les mêmes. Il y a donc une nette convergence, que Saddam Hussein essaye justement de canaliser à son profit.

Propos recueillis par DANIELE GERVAIS

« Le déploiement américain peut devenir un remède pire que le mal, notamment pour les amis de Washington dans la région »

« Sur les questions fondamentales, il n'y a pas de différence notable entre le nationalisme arabe et le fondamentalisme musulman »